

Première utilisation des gaz de combats par l'Allemagne le 22 avril 1915

Nous allons visiter avec l'UTL de Paimpol le Nord de la France. Sur recommandation de notre président, nous acceptons de sortir de notre première intention qui est : rester dans le Nord de la France. Nous irons donc voir cette très belle ville d'Ypres (Ieper en néerlandais). Un vague souvenir se présente à mon esprit : Ypérite, gaz de combat...

J'ai trouvé un livre très intéressant à la brocante du jeudi : « Les bretons sous les gaz, Yser 1915 » de Roger Laouenan, aux éditions Coop Breizh, 2014. Hasard...Je vais vous en parler, que l'auteur m'excuse de ce « pompage », mais je ne vais en citer que certains extraits, je ne peux que vous inciter à le chercher et le lire tout entier.

La première bataille de l'Yser se déroule dès octobre et novembre 1914, il ne reste plus grand-chose de la Belgique, tout au nord il ne reste qu'un front de 20 sur 60 kilomètres, avec un saillant autour d'Ypres. Les belges se sont protégés au nord en noyant une zone de canaux aux environs de Dixmude. Il faut retenir que les Flandres sont des pays très bas, à fleur de la mer, nous verrons : creuser très profond est très difficile, très vite l'eau arrive, ce qui fait que l'on ne peut creuser très profond une tranchée, il faut donc faire des talus et...se baisser.

Nous allons parler du saillant d'Ypres entre Langemark, gros bourg déjà en ruines et Boesinge (j'ai trouvé Boesinghe), petite cité qui offre deux ponts pour traverser le fleuve Yser, un pont-rail et un pont-route.

Je ne vais pas vous noyer avec les noms des unités en présence. Mais il y a là des belges, le groupe de Nieupoort et la brigade des fusiller-marins du contre-amiral Alexis Ronac'h (célèbre à Brest), et nos précieux et trop bons soldats des colonies, la 38^{ème} division nord-africaine, tirailleurs et zouaves puis nos alliés britanniques. Dans le secteur dont nous parlons, il y a entre les soldats belges et les britanniques, la 87^{ème} division territoriale brito-normande commandée par le général Roy et la 45^{ème} division africaine du général Quiquandon.

La 87^{ème} division est une unité de territoriaux, c'est-à-dire des hommes de 35 à 41 ans, souvent marié et pères de famille ; à l'arrière il y a même une réserve d'hommes de 41 à 48 hommes. La 87^{ème} DIT **brito-normande** a cinq régiments. Elle est articulée en deux brigades. La 173^{ème} réunit deux régiments des Côtes du Nord, **le 173^{ème} de Guingamp et le 74^{ème} de Saint Briec**. L'autre, la 174^{ème} regroupe **le 76^{ème} de Vitré et le 80^{ème} de Saint Lô**. Les pertes en août et septembre 1914 ont amené Joffre à mettre sur ce front des unités de territoriaux.

Les lignes sont très rapprochées, trop des fois, mais cela peut être un avantage, les canons ne vont pas risquer de toucher les leurs, si les tranchées ne sont qu'à quelques mètres...il n'empêche il n'est pas recommandé de circuler de jour sur cette ligne, surtout que, comme je l'ai dit, les tranchées ne peuvent pas être profondes. Mais l'ennemi ne semble pas être trop agressif, les simples soldats n'en font que le simple minimum. Pour ne pas vous parler des différents corps de soldats allemands je ne vous dirai seulement qu'ils sont commandés par le duc (général) de Wurtemberg.

Une précision : il faut dire que les lignes à cet endroit, sont distantes de cent mètres, tout au plus, et que les tranchées de nos bretons territoriaux sont un peu plus basses que les allemandes. Ceci est important, nous le verrons plus tard.

La division bretonne s'installe dans une sorte de routine, relèves, occupation de tel sous-secteur déterminé à l'avance, le village de Boesinge offre l'image trompeuse d'un bourg paisible. Dans les rues les territoriaux flânent en tout tranquillité...Cependant, chaque jour qui passe, allonge la liste des tués et des blessés, d'une balle ou d'un éclat d'obus. Une attaque le 9 mars, intrusion, riposte, l'ennemi se retire...Mais le bourg de Boesinge subit des tirs : le 13 avril, 4 obus, le 16 avril, 50 obus, le clocher tombe le lendemain, il pouvait servir de poste d'observation. On ne pouvait penser que c'était un début d'une préméditation.

Des tranchées si proches rapprochent les individus des différents camps. Vivre quasiment en

intimité avec l'ennemi amène à se rappeler que c'est un homme comme nous. Des fraternisations clandestines, évidemment se passent, condamnées par la hiérarchie évidemment. Le docteur Nel le note : des actes de camaraderie entre soldats du 79^{ème} RIT de Granville et les allemands, on échange des cigarettes, du tabac, des journaux...des Bavaoïse vont même jusqu'à avertir nos Normands d'une relève par des Prussiens qualifiés d'ennemis ! Mais, en général cela n'entraîne aucune conséquence.

Le 19 avril l'artillerie allemande se démène et il ne se passe plus une journée sans que le village et les lignes ne soient victimes de pilonnage allemand. Il peut sembler étonnant que le commandement allié n'ait pas tenu compte de ces indices et de tous les renseignements circonstanciés et concordants qu'ils ont reçus. Si cela avait été, ils auraient pu reculer bien des soldats de cette ligne. Mais reculer de six kilomètres sans tirer un coup de fusil, n'est pas dans l'esprit d'un soldat...

Dans la nuit du 13 au 14 avril, un déserteur allemand, August **Jäger** du 234^{ème} régiment d'infanterie allemand est capturé. Pourquoi a-t-il déserté ? Il répond que, chauffeur d'un général, il a été muté en première ligne par mesure disciplinaire. Il prévient les français qu'une attaque aux gaz asphyxiants doit être déclenchée la nuit suivante, déclenchée au signal de trois fusées rouges. Il indique que des batteries de bouteilles métalliques sont enterrées devant les tranchées allemandes tous les 40 mètres, que chaque compagnie veille sur 4 batteries de vingt bouteilles. Que les soldats d'assaut ont été munis d'un tampon de tulle enfermant de l'ouate imprégnée d'un liquide neutralisant et il montre à l'interprète son propre tampon. Il insiste pour dire que ce gaz est très toxique. D'ailleurs certaines bouteilles de gaz ont déjà été percées par des obus anglais tuant les soldats allemands, la preuve est pourtant faite. Les allemands avaient fait des essais sur des bœufs. Il rajoute que l'attaque peut être reportée selon les conditions météo. Comme vous vous en doutez, si les gaz doivent être poussés par le vent il faut que ce vent souffle vers les lignes ennemies...Le général Ferry transmet le compte-rendu de cet interrogatoire à son homologue britannique et à son propre supérieur le général Putz qui répond : « **je ne crois pas aux dires de ce déserteur, car il a donné des détails si précis de l'organisation du front allemand que l'on voit bien qu'il a été envoyé par l'ennemi pour tromper les Alliés.** ». Prisonnier, on ne le croit pas, erreur. Et des conséquences pour lui. Libéré en 1919, il rentre chez lui en Thuringe, ses actes sont connus, la justice allemande le rattrape, deux fois il est poursuivi pour désertion, deux fois une amnistie. Le général Ferry raconte son interrogatoire dans une revue et la troisième fois, devant la cour d'Empire de Leipzig il est condamné à 10 ans de réclusion ! Merci mon général ! Et, au lieu d'être libéré en 1941, il passera ensuite dans les camps de concentration de Buchenwald, Mauthausen et Dachau. Les alliés le délivrèrent enfin en 1945 !

Il y eu d'autres indices, un agent de renseignements belge transmet que sur ordre allemand, 20 000 compresses de tulle ont été fabriquées à Gand. Ces tampons en tulle sont découverts sur des cadavres allemands le 16 avril. Des anglais en prenant une tranchée allemande trouvent des dizaines de cylindres contenant du chlore pressurisé. Des dires et des preuves, mais non on n'y croit pas ! D'autres soldats allemands pris avec ces mêmes compresses disent qu'ils doivent s'en servir quand ils progresseront derrière les nappes de gaz et qu'ils ont appris à se servir des bouteilles de gaz. On ne peut être plus clair, mais les avions alliés ne détectent rien d'anormal !

Notons qu'à côté de nos territoriaux, il y a nos fidèles de la division africaine, une troupe de treize mille hommes, volontaires recrutés chez des français métropolitains d'Afrique du Nord, des tirailleurs algériens, les « turcos », les bataillons d'infanterie légères d'Afrique, les bat'd'af qui ont combattu en Afrique du Nord. S'y rajoutent des « disciplinaires » ayant déjà eu affaire à la justice militaire. Discipline de fer !...

L'ennemi a l'air tranquille...Les territoriaux et leurs voisins. Les africains, les « joyeux » bénissent le ciel qui leur prodigue un soleil aussi généreux, après l'hiver...

Pourquoi tout cela ? En 1914, après la bataille de la Marne les fronts se figent, les tranchées se creusent. L'Allemagne a besoin de reprendre la guerre de mouvement, surtout que l'Allemagne doit combattre sur deux fronts, ils voudraient bien concentrer leurs offensives vers le front russe. Et comme une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule le supérieur du général de Wurtemberg, von Falkenhayn apprend qu'il n'a plus qu'une provision de six mois d'explosifs (à cause du blocus mis en place des alliés), il est privé de ses importations de salpêtre chilien.

C'est là que les chimistes interviennent. Un chimiste, **Fritz Haber**, a réussi en 1909 la synthèse

catalytique de l'ammoniaque à partir de l'hydrogène de l'air et de l'azote. Il va pouvoir alors, produire industriellement des nitrates synthétiques nécessaires à la production d'explosifs. Ils sont trop forts ces allemands ! Fritz Haber et ses collègues vont continuer sur la production de gaz de combat. Ils pensent d'abord à les mettre dans des obus, avec du chlorhydrate de dianisine dès le 29 octobre 1914 à Neuve-Chapelle dans le Pas de Calais. Même pas mal ! Les Français ne s'en aperçoivent même pas ! Toujours dans les obus ils mettent du bromure de xylyle, essayés sur les Russes, le froid dilue ces gaz, mais même à Nieuport en mars 1915, le résultat n'est pas probant.

Fritz Haber continue ses travaux. Il est né le 5 décembre 1868 à Breslau (Wrocław aujourd'hui) en Pologne, il épouse Clara Immerwarh, une juive comme lui. Sept ans plus tard il devient professeur de physique et de chimie à Karlsruhe. En 1909 il réussit la synthèse de l'ammoniac (en 1918 il obtiendra, sous les huées **le Nobel de chimie** !). C'est lui, devant les échecs des précédents gaz, qui se tourne vers le chlore. Le chlore est un sous-produit des fabrications de colorants par les usines chimiques allemandes. Haber, bien entendu, connaît les dangereuses propriétés du chlore, gaz jaune verdâtre, deux fois et demi plus lourd que l'air. A celui qui en inhale, il attaque les yeux, la bouche, la gorge, les poumons, provoque une toux immédiate, violente et finit par l'asphyxier.... Le chlore est gazeux au-dessus de 3° C, facilement liquéfiable en le comprimant à 120 atmosphères dans des solides bouteilles d'acier. Le cylindre peut se vider en deux ou trois minutes...Le plan est simple : dès que le vent souffle de façon régulière vers les tranchées ennemies on ouvre les bouteilles et le gaz vert-jaune s'écoule vers l'ennemi...simple. Puis avec des troupes équipées de leurs tampon adapté, attaquent et percent les lignes ennemies !

Notons tout de même la fin de Fritz Haber : Il fait des essais en 1915, avec un major, il s'élançait à cheval à travers un petit nuage de chlore. Les deux imprudents en sont quittes pour deux semaines d'hôpital ! Mais les militaires refusent cette méthode de combat non loyale. Les essais ne sont pas mis en valeur et non réalisés... Déçu et épuisé, Fritz Haber rentre à Berlin, son épouse se suicide en pleine nuit, effrayée et scandalisée par son mari obsédé par ses recherches. Sans s'en occuper Fritz Haber retourne au front, il épouse, en 1917 Charlotte Nathan qui le quitte dix ans plus tard. Ses origines juives le rendirent suspect aux yeux des nazis. Il s'enfuit en Angleterre en 1933, puis part en Suisse, où il décède d'une crise cardiaque. Il aura eu le temps d'inventer un autre gaz toxique qui continue à être utilisé dans le monde, malgré les interdictions internationales et toutes les « lignes rouges » : **L'ypérite** ou tout simplement « le gaz moutarde », cherchez sur internet l'excellent article sur ce sujet. Notons encore que c'est lui qui a mis au point un produit, le Zyclon b, pour détruire des insectes qui ravageaient des cultures. Ce sera utilisé en 1943 dans les sinistres chambres à gaz qui ont tué tant de déportés. Lui, le juif, par ambition, n'a pas mesuré la dangerosité de ses inventions...c'est la science !

Donc, c'est la BASF (Badish Aniline und Soda Fabrik) qui, en appliquant les procédés de Fritz Haber, qui produit le chlore, sous-produit de la fabrication des colorants et des nitrates demandés par l'armement de l'Allemagne. Les allemands abandonnent pour le chlore, l'utilisation des obus et adoptent la technique des **gaz dérivants**, poussés par le vent.

Mais von Falkenhayn, le général de cette zone tient toujours à percer le front des alliés pour remonter vers le nord de la France, au moins reconquérir le saillant d'Ypres et la ville. Ce qui semble curieux, c'est que von Falkenhayn n'accorde pas au général-duc de Wurtemberg des renforts qui auraient permis de conquérir le terrain soi-disant convoité. De plus en étudiant l'emplacement pour cet « essai », puisqu'il faut bien l'appeler ainsi, il se heurte à des refus de tous les officiers du front, sauf un : le duc Albert de Wurtemberg. C'est donc son front de 23 kilomètres qui sera choisi.

On fabrique donc six mille bouteilles en acier de 90 kg, contenant chacune 4 kg de chlore liquide. Haber, qui supervise l'opération impose une concentration de trente tonnes de chlore par kilomètre ! Il faut donc sept cent tonnes de chlore. Le fonctionnement des cylindres prévoyait un tuyau en plomb qui plongeait jusqu'au fond de la bouteille, il y avait une vis d'ouverture et une soupape qui permettait l'évacuation des gaz, soupape fixée sur le tuyau de plomb, long de trois mètres qui devait être déployé, au dernier moment par-dessus le parapet, au moment de l'attaque. Il aura fallu des trésors de précautions aux « gasregiments », la nuit, pour acheminer, recouvert de paille pour éviter le tintement des bouteilles, les cacher au pied des talus de tranchées avec des sacs de sable. Les

bouteilles initialement de 90 kg étaient trop lourdes, on en refit 24000 autres deux fois moins grosses mais plus facilement manipulables...

Il fallait attendre maintenant les conditions météo favorables. Le nuage dirigé, évidemment par le vent vers les tranchées ennemies, ne devait pas dépasser les trente mètres par seconde, sinon il se disperserait. Si le gaz avance moins d'un mètre par seconde, il stagne, et peut, alors, être refoulé vers son émetteur ! Le gaz ne doit pas buter sur des bois ou s'accumuler dans des dépressions, il doit avancer sur un terrain plat. Après, mais on sait tant de choses après... on s'est aperçu que le terrain étant chaud, le gaz s'est séparé du sol de un mètre environ, donc le salut aurait été de se coucher par terre le temps que le nuage passe, mais courir, s'enfuir est la réaction « normale » et courir dit respirer fort et inhaler encore plus de gaz. Le gaz est donc prévu pour couler sur un terrain plat, dans une pente c'est encore mieux. Je vous ai dit au début que les tranchées françaises étaient un peu en dessous des tranchées allemandes, c'est bon ça !

A 18 heures (17h pour les français), on ouvre toutes les bouteilles- cinq mille cent trente- sur tout le front d'assaut des deux corps allemands. Ce fut alors un spectacle impressionnant de voir les nuages de gaz vert-jaunâtre, poussés par le vent, approcher les tranchées de combat français. Il a été dit que certaines tranchées ont répondu par des tirs d'artillerie et de fusils, mais pas longtemps, les combattants furent tués très vite ou, au mieux, hors de combat. Toute la position occupée par la division française était devenue incapable de fournir la moindre résistance. Des nuages et de la fumée ont tout enveloppé et empêché de voir. Des centaines d'hommes étaient inconscients et, en une heure, toute la position, dotée d'environ cinquante canons, a dû être abandonnée. En quelques minutes les bataillons allemands ont franchi les tranchées alliées, ont avancé irrésistiblement en dépit d'un violent tir des lignes plus en arrière. Mais l'aile allemande droite a été ralentie du côté anglais, les gaz s'étaient dispersés et, surtout les bouteilles de gaz ne s'étaient pas ouvertes. Le gaz atteignit de front le régiment territorial de Guingamp et à l'aile gauche du régiment de Saint Briec. Malgré un tir d'artillerie des français, la nappe de chlore atteint les artilleurs, en un petit quart d'heure, ils n'ont plus de visibilité sur le camp allemand en raison du mur de vapeurs qui barre le champ de bataille. Les habitants de Streenstaat résistent de leurs maisons. Les territoriaux vont pouvoir s'y replier et se défendre.

Le docteur Nel, qui bavarde avec le docteur Jumelais, nouveau médecin-chef du 76^{ème} de Vitré, ressent tout à coup, comme ses camarades, une odeur âcre et une forte irritation de la gorge et des yeux. « Intrigués, raconte le docteur Nel, nous courons au milieu de la rue. Au-delà de la rue, dans la direction des tranchées, l'atmosphère est teintée de vert et de jaune. La lumière s'obscurcit, le jour prend une teinte blafarde et lentement un nuage épais vient vers nous. On entend derrière le nuage crépiter une fusillade qui, bientôt, se tait comme en mourant. Et, encore, les gaz ont perdu de leur nocivité en passant par-dessus le canal de l'Yser, la différence de température les a, un peu, dilués.

A 18h20, Langemarck est pris par les bataillons allemands, à 18h45 ils ont atteint les hauteurs de Pilkem, 4 km de terrain gagné ! Sans presque aucun coup de fusil. Il ne faut donc pas plus d'une demi-heure pour que la nappe dérivante recouvre les trois kilomètres. En arrière les gradés ne peuvent le croire. Le colonel Mordacq ne peut songer à une attaque aux gaz, cela n'a jamais été évoqué dans le cercle de son état-major. Son téléphone sonne à 17h20 (18h20 pour les allemands), le commandant Villevalaix, le chef du premier bataillon des tirailleurs, lui annonce que les tirailleurs commençaient à évacuer les tranchées et à battre en retraite ; beaucoup tombaient asphyxiés...Le commandant Fabry, chef de l'autre bataillon de tirailleurs confirme et annonce qu'il allait être obligé de quitter son PC, ne pouvant plus respirer et qu'autour de lui des groupes entiers de tirailleurs tombaient asphyxiés ou tués en cherchant à franchir le barrage d'artillerie des allemands.

Les troupes allemandes avancent en deux troupes compactes, l'une à l'ouest par le Bois Triangulaire, l'autre à l'est par Langemarck. En quelques minutes, tout le centre du dispositif français est tourné, enveloppé. Dans leur progression méthodique les fantassins allemands rencontrent un paysage d'apocalypse. Les morts au teint verdâtre côtoyaient les agonisants dont le corps était secoué de spasmes violents et la bouche emplie d'un liquide jaunâtre. D'une balle dans la tête, les fantassins abrégeaient les souffrances des mourants. Certains peuvent être pris en charge et ramenés en arrière vers les lignes ennemies, prisonniers. Un certain nombre décéderont en cours de route.

Dans cette tourmente, quelques éléments des 73^{ème} et 74^{ème} régiments de Guingamp et Saint Briec ont réussi à se regrouper près du pont de Boesinge aidés par les deux bataillons du 79^{ème} en réserve, ils n'existent plus pour le commandement mais défendent encore le pont. Au 74^{ème}, du 3^{ème} bataillon ne restent que quelques soldats, gazés pour la plupart. Ceux du 73^{ème} ont franchi le canal au niveau de Streenstraat. Les rescapés des deux bataillons du 79^{ème} de Granville se joignent avec les « joyeux », des tirailleurs, des zouaves qui ont échappé au nuage de chlore. En tout, il y a tout de même plus de 2000 hommes français à défendre le pont. Après plusieurs tentatives, de morts, les allemands renoncent.

Foch envoie tout de même des renforts, dans la nuit il envoie la 153^{ème} division et deux groupes d'artillerie. Ils arrivent dans l'après-midi du 23 avril. Les britanniques ont, eux aussi, fait venir des renforts. Les deux corps contre-attaquent donc, le corps allemand est bloqué dans ses positions.



Carte du front.

Dans la nuit du 23 au 24, à 1h30, les allemands attaquent par surprise Lizerne (nord de la carte). Le 1^{er} bataillon du régiment de Saint Lô est cerné, il abandonne le village et rejoint tant bien que mal le 2^{ème} bataillon, et occupent les tranchées à l'ouest de Lizerne. Les allemands en profitent pour avancer au sud de Lizerne. Le général Couillaud a ordre de couper les ponts de Boesinge. L'opération réussit. Les allemands essaient de jeter un pont de bateaux au sud de l'écluse. Mais ils n'iront pas plus loin que le moulin de Zuydcoote. Les renforts alliés arrivent, les 24 et 25 avril, trente-deux mille hommes sont transportés vers le front de l'Yser par mille huit cent quarante camions ! Les allemands lâchent le terrain qu'ils ont chèrement conquis. Ils sont pourtant à trois kilomètres d'Ypres.

Par six fois, les Allemands feront encore appel aux gaz contre les Britanniques, principalement sur la route de Pilkem à Ypres. Le 1^{er} mai, quarante tonnes de chlore sont lâchées sur les Britanniques, tuant deux cent vingt-sept soldats et blessant deux mille quatre cents autres. La dernière attaque aux gaz, toujours contre les Britanniques, marquera, le 24 mai, la fin de l'offensive allemande.

Des 73^{ème} et 74^{ème} régiments bretons ne restent que 150 hommes, souffrant des gaz inhalés, beaucoup sont atteints de broncho-pneumonie.

On a, en 1921, estimé le chiffre de cinq mille victimes. Les services britanniques les ont ramenés à trois mille. Roger Laouenan propose une fourchette large de 800 à 1400 morts et deux à trois mille intoxiqués plus ou moins gravement. Pour le 73^{ème}, le 22 avril, il compte en tués, blessés et disparus : 14 officiers, 70 sous-officiers, 842 caporaux et soldats. Pour le 74^{ème} il recense 19 officiers, 1150 sous-officiers et hommes de troupe. Il en déduit qu'une bonne moitié manque à l'appel, soit 2022 hommes. Les combattants de la 45^{ème} division africaine ont perdu au moins 300 hommes sur 900 avec les gaz. Le 2^{ème} bataillon de tirailleurs n'a plus que 150 hommes sur 800 soldats ! Les gazés sont soit faits prisonniers soit ont pu se replier, quelques centaines. On compte que pour les alliés plus de quatre mille soldats ont disparu.

Evidemment la région garde beaucoup de mémoriaux et de monuments aux morts célébrant ces champs de bataille. Les Bretons s'intéresseront volontiers à un monument aménagé au bord de la

grand-route reliant Boesinge à Langemarck. On le découvre à un kilomètre à l'est de Boesinge, au lieu-dit « carrefour de la Rose ». Un pèlerinage organisé par « Les pères de Boesinge » venait se recueillir en ce lieu. Le 9 mai 1922 arrivèrent une soixantaine d'anciens territoriaux. Ils dévoilèrent une pierre de marbre blanc, d'abord dans l'église, puis sur un mur de l'église reconstruite. En 1929, l'association transféra près de Boesinge un calvaire breton du XVIème siècle, offert par la paroisse de Louargat. Puis un dolmen et des menhirs ont été offerts par un habitant d'Hénansal, survivant des gaz : huit tonnes de pierres transportées en charrettes avec quinze chevaux, jusqu'à la gare de Lamballe et acheminées à Boesinge. L'inauguration eu lieu le 15 septembre 1929. Les flamands de Boesinge continuent à entretenir ce monument ...



Merci à Roger Laouenan pour ce livre qui a sorti de l'oubli nos prédécesseurs qui ont défendu notre pays, sur des terres flamandes. Ces terres ont vu tant de soldats passer, les tuer, les rançonner, les brûler, soulever leurs terres par les tranchées, les boulets, les obus que c'est un miracle que nous puissions y aller, en paix, sous un beau soleil de juin.